

LA RÉVOLUTION SOCIALE EST PORTEUSE D'UN CHANGEMENT RADICAL DE VALEURS (*) ...

1- Les critiques socialistes, mais non bolcheviks, de l'échec de la Russie affirment que la révolution a échoué parce que l'industrie n'avait pas atteint un niveau de développement suffisant dans ce pays. Ils se réfèrent à Marx, pour qui la révolution sociale était possible uniquement dans les pays dotés d'un système industriel hautement développé, avec les antagonismes sociaux qui en découlent. Ces critiques en déduisent que la révolution russe ne pouvait être une révolution sociale et que, historiquement, elle était condamnée à passer par une étape constitutionnelle, démocratique, complétée par le développement d'une industrie avant que le pays ne devienne économiquement mûr pour un changement fondamental.

Ce marxisme orthodoxe ignore un facteur plus important, et peut-être même plus essentiel, pour la possibilité et le succès d'une révolution sociale que le facteur industriel. Je veux parler de la conscience des masses à un moment donné. Pourquoi la révolution sociale n'a-t-elle pas éclaté, par exemple, aux États-Unis, en France ou même en Allemagne? Ces pays ont certainement atteint le niveau de développement industriel fixé par Marx comme le stade culminant. En vérité, le développement industriel et les puissantes contradictions sociales ne sont en aucun cas suffisants pour donner naissance à une nouvelle société ou déclencher une révolution sociale. La conscience sociale et la psychologie nécessaires aux masses manquent dans des pays comme les États-Unis et ceux que je viens de mentionner. C'est pourquoi aucune révolution sociale n'a eu lieu dans ces régions.

De ce point de vue, la Russie possédait un avantage sur les pays plus industrialisés et «civilisés». Certes, elle était moins avancée sur le plan industriel que ses voisins occidentaux, mais la conscience des masses russes, inspirée et aiguisée par la révolution de Février, progressait si rapidement qu'en quelques mois le peuple fut prêt à accepter des slogans ultra-révolutionnaires comme: «*Tout le pouvoir aux soviets*» et «*La terre aux paysans, les usines aux ouvriers*».

Il ne faut pas sous-estimer la signification de ces mots d'ordre. Ils exprimaient, dans une large mesure, la volonté instinctive et semi-consciente du peuple, la nécessité d'une complète réorganisation sociale, économique et industrielle de la Russie. Quel pays, en Europe ou en Amérique, est prêt à mettre en pratique de tels slogans révolutionnaires? Pourtant, en Russie, au cours des mois de juin et juillet 1917, ces mots d'ordre sont devenus populaires ; ils ont été repris activement, avec enthousiasme, sous la forme de l'action directe, par la majorité de la population paysanne et ouvrière d'un pays de plus de 150 millions d'habitants. Cela prouve l'«*aptitude*», la préparation du peuple russe pour la révolution sociale.

En ce qui concerne la «*maturité*» économique, au sens marxien du terme, il ne faut pas oublier que la Russie est surtout un pays agricole. Le raisonnement implacable de Marx présuppose la transformation de la population paysanne en une société industrielle, hautement développée, qui fera mûrir les conditions sociales nécessaires à une révolution. Mais les événements de Russie, en 1917, ont montré que la révolution n'attend pas ce processus d'industrialisation et - plus important encore - qu'on ne peut faire attendre la révolution. Les paysans russes ont commencé à exproprier les propriétaires terriens, et les ouvriers se sont emparés des usines, sans prendre connaissance des théorèmes marxistes. Cette action du peuple, par la vertu de sa propre logique, a introduit la révolution sociale en Russie, bouleversant tous les calculs marxistes. La psychologie du Slave a prouvé qu'elle était plus solide que toutes les théories social-démocrates.

Cette conscience se fondait sur un désir passionné de liberté, nourri par un siècle d'agitation révolutionnaire parmi toutes les classes de la société. Heureusement, le peuple russe est resté assez sain sur le plan politique: il n'a pas été infecté par la corruption et la confusion créées dans le prolétariat d'autres pays par l'idéologie des libertés «*démocratiques*» et du «*gouvernement au service du peuple*». Les Russes sont demeurés, sur ce plan, un peuple simple et naturel, qui ignore les subtilités de la politique, des combines parlementaires et les arguties juridiques. D'un autre côté, son sens primitif de la justice et du bien était ro-

(*) Le titre de cet extrait a été choisi par le traducteur, vraisemblablement Yves COLEMAN. (Note A.M.).

buste, énergétique, il n'a jamais été contaminé par les finasseries destructrices de la pseudo-civilisation. Le peuple russe savait ce qu'il voulait et n'a pas attendu que des «*circonstances historiques inévitables*» le lui apportent sur un plateau: il a eu recours à l'action directe. Pour lui, la révolution était une réalité, pas une simple théorie digne de discussion.

C'est ainsi que la révolution sociale a éclaté en Russie, en dépit de l'arriération industrielle du pays. Mais faire la révolution n'était pas suffisant. Il fallait aussi qu'elle progresse et s'élargisse, qu'elle aboutisse à une reconstruction économique et sociale. Cette phase de la révolution impliquait que les initiatives personnelles et les efforts collectifs puissent s'exercer librement. Le développement et le succès de la révolution dépendaient du déploiement le plus large du génie créatif du peuple, de la collaboration entre les intellectuels et le prolétariat manuel. L'intérêt commun est le leitmotiv de tous les efforts révolutionnaires, surtout d'un point de vue constructif.

Cet objectif commun et cette solidarité mutuelle ont entraîné la Russie dans une vague puissante, au cours des premiers jours de la révolution russe, en octobre-novembre 1917. Ces forces enthousiastes auraient pu déplacer des montagnes si le souci exclusif de réaliser le bien-être du peuple les avait intelligemment guidées. Il existait un moyen efficace pour cela : les organisations des travailleurs et les coopératives qui couvraient la Russie d'un réseau liant et unissant les villes aux campagnes; les soviets qui se multipliaient pour répondre aux besoins du peuple russe; et finalement, l'intelligentsia, dont les traditions, depuis un siècle, avaient servi de façon héroïque la cause de l'émancipation de la Russie.

Mais une telle évolution n'était absolument pas au programme des bolcheviks. Pendant les premiers mois qui ont suivi Octobre, ils ont toléré l'expression des forces populaires, ils ont laissé le peuple développer la révolution au sein d'organisations aux pouvoirs sans cesse plus étendus. Mais dès que le *Parti communiste* s'est senti suffisamment installé au gouvernement, il a commencé à limiter l'étendue des activités du peuple. Tous les actes des bolcheviks qui ont suivi - leur politique, leurs changements de ligne, leurs compromis et leurs reculs, leurs méthodes de répression et de persécution, leur terreur et la liquidation de tous les autres groupes politiques -, tout cela ne représentait que des moyens au service d'une fin: la concentration du pouvoir de l'État entre les mains du Parti. En fait, les bolcheviks eux-mêmes, en Russie, n'en ont pas fait mystère. Le *Parti communiste*, affirmaient-ils, incarne l'avant-garde du prolétariat, et la dictature doit rester entre ses mains. Malheureusement pour eux, les bolcheviks n'avaient pas tenu compte de leur hôte, la paysannerie, que ni la *razvyortska* (la Tcheka), ni les fusillades massives n'ont persuadée de soutenir le régime bolchevik. La paysannerie est devenue le récif sur lequel tous les plans et projets conçus par Lénine sont venus s'échouer. Lénine, habile acrobate, a su opérer malgré une marge de manœuvre extrêmement étroite. La N.E.P. (*Nouvelle politique économique*) a été introduite juste à temps pour repousser le désastre qui, lentement mais sûrement, allait balayer tout l'édifice communiste.

2- La N.E.P. a surpris et choqué la plupart des communistes. Ils ont vu dans ce tournant le renversement de tout ce que leur Parti avait proclamé - le rejet du communisme lui-même. Pour protester, certains des plus vieux membres du Parti, des hommes qui avaient affronté le danger et les persécutions sous l'ancien régime, tandis que Lénine et Trotsky vivaient à l'étranger en toute sécurité, ces hommes donc ont quitté le Parti communiste, amers et déçus. Les dirigeants ont alors décidé une sorte de lock-out. Ils ont ordonné que le Parti soit purgé de tous ses éléments «*douteux*». Quiconque était soupçonné d'avoir une attitude indépendante et tous ceux qui n'acceptèrent pas la nouvelle politique économique comme l'ultime vérité de la sagesse révolutionnaire furent exclus. Parmi eux se trouvaient des communistes qui, pendant des années, avaient loyalement servi la cause. Certains d'entre-eux, blessés au vif par cette procédure brutale et injuste, et bouleversés par l'effondrement de ce qu'ils vénéraient, ont même eu recours au suicide. Mais il fallait que le nouvel Évangile de Lénine puisse se diffuser en douceur, cet Évangile qui désormais prêche - au milieu des ruines provoquées par quatre années de révolution - l'intangibilité de la propriété privée ainsi que l'impitoyable liberté de la concurrence.

Cependant, l'indignation communiste contre la N.E.P. n'exprimait que la confusion mentale des opposants à Lénine. Comment expliquer autrement que des militants, qui ont toujours approuvé les multiples cascades et acrobaties politiques de leur chef, s'indignent soudain devant son dernier saut périlleux qui constitue leur aboutissement logique? Les communistes dévots ont un grave problème: ils s'accrochent au dogme de l'*Immaculée Conception* de l'État socialiste, État censé sauver le monde grâce à la révolution. Mais la plupart des dirigeants communistes n'ont jamais partagé de telles illusions. Lénine encore moins que les autres.

Dès mon premier entretien avec lui, j'ai compris que j'avais affaire à un politicien retors: il savait exactement ce qu'il voulait et semblait décidé à ne s'embarrasser d'aucun scrupule pour arriver à ses fins. Après l'avoir entendu parler en diverses occasions et avoir lu ses ouvrages, je crois que Lénine ne s'intéressait guère à la révolution et que le communisme n'était pour lui qu'un objectif très lointain. Par contre, l'État politique centralisé était la divinité de Lénine, au service de laquelle il fallait tout sacrifier. Quelqu'un a déclaré un jour que Lénine était prêt à sacrifier la révolution pour sauver la Russie. Sa politique, cependant, a prouvé qu'il était prêt à sacrifier à la fois la révolution et le pays, ou en tout cas une partie de ce dernier, afin d'appliquer son projet politique dans ce qui restait de la Russie.

Lénine était certainement le politicien le plus souple de l'Histoire. Il pouvait être à la fois un super-révolutionnaire, un homme de compromis et un conservateur. Lorsque, comme une puissante vague, le cri de *«Tout le pouvoir aux soviets»* se répandit dans toute la Russie, Lénine suivit le courant. Lorsque les paysans s'emparèrent des terres et les ouvriers des usines, non seulement Lénine approuva ces méthodes d'action directe mais il alla plus loin. Il avança le fameux slogan: *«Expropriiez les expropriateurs»*, slogan qui sema la confusion dans les esprits et causa des dommages irréparables à l'idéal révolutionnaire. Jamais avant lui, un révolutionnaire n'avait interprété l'expropriation sociale comme un simple transfert de richesses d'un groupe d'individus à un autre. Cependant, c'est exactement ce que signifiait le slogan de Lénine. Les raids aveugles et irresponsables, l'accumulation des richesses de l'ancienne bourgeoisie entre les mains de la nouvelle bureaucratie soviétique, les chicaneries permanentes contre ceux dont le seul crime était leur ancien statut social, tout cela fut le résultat de l'*«expropriation des expropriateurs»* (1). Toute l'histoire de la Révolution qui s'ensuivit offre un kaléidoscope des compromis de Lénine et de la trahison de ses propres slogans.

Les actes et les méthodes des bolcheviks depuis la révolution d'Octobre peuvent sembler contredire la N.E.P. Mais en réalité ils font partie des anneaux de la chaîne qui allait forger le gouvernement tout-puissant centralisé et dont le capitalisme d'État était l'expression économique. Lénine avait une vision très claire et une volonté de fer. Il savait comment faire croire à ses camarades, à l'intérieur de la Russie mais aussi à l'extérieur, que son projet aboutirait au véritable socialisme et que ses méthodes étaient révolutionnaires. Lénine méprisait tellement ses partisans qu'il n'a jamais hésité à leur jeter leurs quatre vérités au visage. *«Seuls des imbéciles peuvent croire qu'il est possible d'instaurer le communisme maintenant en Russie»*, répondit-il aux bolcheviks qui s'opposaient à la N.E.P.

De fait, Lénine avait raison. Il n'a jamais essayé de construire un véritable communisme en Russie, à moins de considérer que trente-trois niveaux de salaires, un système différencié de rations alimentaires, des privilèges assurés pour quelques-uns et l'indifférence pour la grande masse soient du communisme.

Au début de la révolution, il fut relativement facile au Parti de s'emparer du pouvoir. Tous les éléments révolutionnaires, enthousiasmés par les promesses ultra-révolutionnaires des bolcheviks, les ont aidés à prendre le pouvoir. Une fois en possession de l'État, les communistes ont entamé leur processus d'élimination. Tous les partis et les groupes politiques qui ont refusé de se soumettre à leur nouvelle dictature ont dû partir. D'abord cela concerna les anarchistes et les socialistes-révolutionnaires de gauche, puis les mencheviks et les autres opposants de droite, et enfin tous ceux qui osaient avoir une opinion personnelle. Toutes les organisations indépendantes ont connu le même sort. Soit elles ont été subordonnées aux besoins du nouvel État, soit elles ont été détruites, comme ce fut le cas des soviets, des syndicats et des coopératives - les trois grands piliers des espoirs révolutionnaires.

Les soviets sont apparus pour la première fois au cours de la révolution de 1905. Ils jouèrent un rôle important durant cette période brève mais significative. Même si la révolution fut écrasée, l'idée des soviets resta enracinée dans l'esprit et le cœur des masses russes. Dès l'aube qui illumina la Russie en février 1917, les soviets réapparurent et fleurirent très rapidement. Pour le peuple, les soviets ne portaient absolument pas atteinte à l'esprit de la révolution. Au contraire, la révolution allait trouver son expression pratique la plus élevée, la plus libre dans les soviets. C'est pourquoi les soviets se répandirent aussi spontanément et aussi rapidement dans toute la Russie. Les bolcheviks comprirent où allaient les sympathies du peuple et se joignirent au mouvement. Mais lorsqu'ils contrôlèrent le gouvernement, les communistes se rendirent compte que les soviets menaçaient la suprématie de l'État.

En même temps, ils ne pouvaient pas les détruire arbitrairement sans miner leur propre prestige à la

(1) Cette phrase de Lénine fait allusion à un passage célèbre du Livre I du Capital où Karl Marx décrit la concurrence acharnée que se livrent entre eux les capitalistes. Lénine a repris cette expression à son compte dans un tout autre contexte historique, celui de l'expropriation des capitalistes par les ouvriers - en fait par l'État bolchevik. (N.d.T.).

fois dans le pays et à l'étranger, puisqu'ils apparaissaient comme les promoteurs du système soviétique. Ils commencèrent donc à priver graduellement les soviets de leurs pouvoirs, pour finalement les subordonner à leurs propres besoins.

Les syndicats russes furent beaucoup plus faciles à émasculer. Sur le plan numérique et du point de vue de leur fibre révolutionnaire, ils étaient encore dans leur prime enfance. En déclarant que l'adhésion aux syndicats était obligatoire, les organisations syndicales russes acquirent une certaine force numérique, mais leur esprit resta celui d'un tout petit enfant. L'État communiste devint alors la nounou des syndicats. En retour, ces organisations servirent de larbins à l'État. «*L'école du communisme*», comme le déclara Lénine au cours de la fameuse controverse sur le rôle des syndicats. Il avait tout à fait raison. Mais une école vieillotte où l'esprit de l'enfant est enchaîné et écrasé par ses professeurs. Dans aucun pays du monde, les syndicats ne sont autant soumis à la volonté et aux diktats de l'État que dans la Russie bolchevik.

Le sort des coopératives est bien trop connu pour que je m'étende à leur sujet. Elles constituaient le lien le plus essentiel entre les villes et les campagnes. Elles apportaient à la révolution un moyen populaire et efficace d'échange et de distribution, ainsi qu'une aide d'une valeur incalculable pour reconstruire la Russie. Les bolcheviks les ont transformées en rouages de la machine gouvernementale et elles ont donc perdu à la fois leur utilité et leur efficacité.
